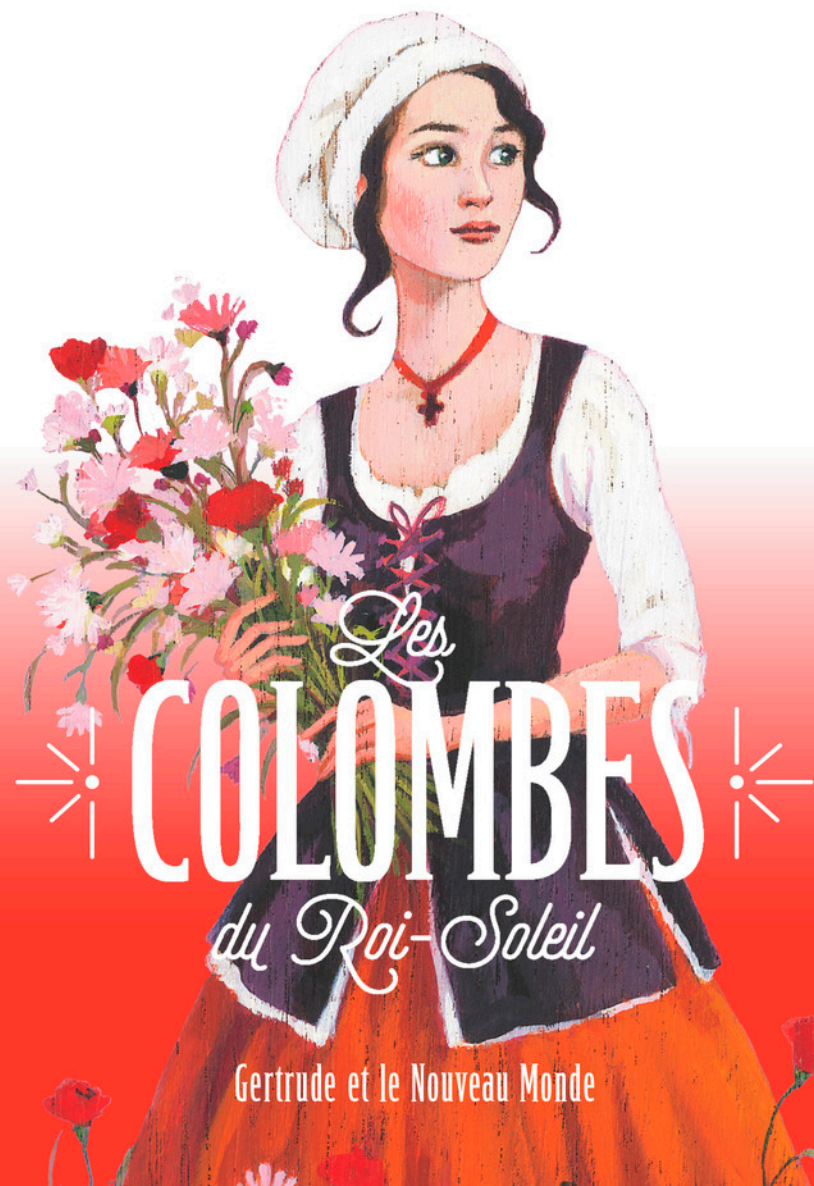


Anne-Marie Desplat-Duc

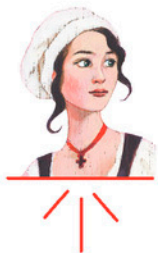


Les
COLOMBES

du Roi-Soleil

Gertrude et le Nouveau Monde

Flammarion
jeunesse



Pour sauver son amitié avec Anne,
Gertrude a commis une lourde faute
qui l'a conduite en prison. Mais une opportunité s'offre à elle :
partir pour le Nouveau Monde. Là-bas, elle espère trouver la liberté
et le bonheur. Elle ne se doute pas des obstacles
qui jalonnent sa nouvelle existence...



*Les colombes du Roi-Soleil
élevées aux portes de Versailles,
rêvent d'amour et de liberté.*



Illustrations d'Aline Bureau

Retrouve toutes les aventures de tes héroïnes préférées



LOUISE

Le secret de Louise



CHARLOTTE

Charlotte, la rebelle



HORTENSE

La promesse d'Hortense



ISABEAU

Le frère d'Isabeau



ÉLÉONORE

Éléonore et l'alchimiste



HENRIETTE

*Un corsaire nommé
Février*



GERTRUDE

Gertrude et le Nouveau monde



OLYMPE

Olympe comédienne



ADÉLAÏDE

Adélaïde et le prince noir



JEANNE

*Jeanne, parfumeur
du Roi*



VICTOIRE

*Victoire et la princesse
de Savoie*



GABRIELLE

*Gabrielle,
demoiselle d'honneur*

Les
COLOMBES
du Roi-Soleil

© Flammarion, 2009
© Flammarion pour la présente édition, 2012
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0812-6512-7

Anne-Marie Desplat-Duc



Les
COLOMBES
du Roi-Soleil

Gertrude et le Nouveau Monde

Flammarion jeunesse

Chapitre

1



Gertrude

Comment ai-je pu en arriver là ?

Si l'on m'avait dit que moi, Gertrude de Crémainville, je serais un jour enfermée dans une prison de femmes, j'aurais répondu avec hauteur : « Que nenni, ce genre d'endroit est réservé aux filles de basse condition ! »

Et pourtant, j'y suis.

Imaginer la peine et la honte que cela occasionna à ma mère me brise le cœur. Mon père, lui, dut tempêter ou pire m'ignorer, faire comme si je n'avais jamais existé, me rayer de sa vie. Mais ma douce maman... Je prierai chaque jour pour qu'elle ne meure pas de chagrin et surtout pour qu'elle me pardonne.

Plus j'y réfléchis, plus je me dis que, sans le vouloir, elle a été cause de ce malheur. Certes, elle a

toujours été tendre avec moi et, en même temps, depuis l'enfance, elle m'a persuadé qu'une grande destinée m'attendait.

— Le sang des Condi coule dans vos veines, m'assurait-elle, puisqu'il coule aussi dans les miennes. J'ai fait une mésalliance en épousant votre père, mais vous, ma fille, vous rendrez l'honneur à notre famille.

Aussi, j'ai toujours été orgueilleuse. Cela ne lui déplaisait point, car elle considérait que l'orgueil permet de progresser.

— Il ne faut point se contenter de la médiocrité, me disait-elle, mais toujours viser l'excellence. C'est ainsi que l'on se hisse aux meilleures places !

À Saint-Cyr, on m'enseigna le contraire, me montrant que l'orgueil était un vice dont je devais me débarrasser pour devenir une demoiselle humble et soumise. Je n'y parvenais point, je donnais seulement le change en marchant tête baissée.

Jouer *Esther* plusieurs fois devant le roi et la cour me combla, même si je regrettais de n'avoir pas obtenu le premier rôle.

J'attendais avec impatience le moment où Mme de Maintenon m'annoncerait que j'étais demandée au parler... Ce ne pourrait être que par un gentilhomme noble beau et riche comme ma mère me l'avait prédit.

Las, les jours passèrent et aucun gentilhomme ne vint pour moi.

En fait, ma vie bascula lorsque je rencontrai Anne de Castillon. Ce fut une vraie rencontre. Lorsqu'elle était encore dans la classe rouge, je l'avais déjà remarquée dans le parc ou à la chapelle. Et pourtant, nous étions deux cent cinquante à Saint-Cyr ! Mais elle, on aurait dit un ange. Un ange descendu tout droit du ciel. Elle était plus blonde que les blés avant la moisson, avait d'immenses yeux verts d'une douceur incomparable et une peau si claire que l'on avait envie d'y poser le doigt pour constater son velouté. Parfois, pendant les récréations, je m'arrangeais pour lui donner le bonjour, lui proposer de se joindre à notre jeu, mais ce n'était pas assez fréquent à mon goût, car nous avions comme consigne de demeurer avec les compagnes de notre classe.

Enfin, lorsqu'elle fut admise dans la classe jaune, je fus au comble du bonheur. Il émanait d'elle tant de douceur ! J'étais tout le contraire ! Cette différence aurait dû nous éloigner, elle nous rapprocha. Tout de suite, j'eus envie de la protéger. Contre quoi ? Contre qui ? Je ne me suis pas posé la question. Mais ce désir s'est imposé à moi avec force. Dieu l'avait mise sur mon chemin pour que je l'aide et la défende.

Lorsqu'il fut question de faire répéter *Athalie*, la nouvelle pièce écrite par M. Racine, à celles qui venaient juste d'entrer dans la classe jaune, j'espérais bien être choisie. Et quand Mlle du Pérou me désigna pour seconder Anne, je fus au comble de la joie. Bien sûr, je n'en laissais rien paraître pour obéir aux règles de notre maison et c'est en gardant un air imperturbable que j'acceptais.

Les heures que je passais à lui faire apprendre son texte sont les plus agréables de ma vie. Elle était appliquée quoique se laissant facilement distraire par le chant d'un oiseau dans le parc ou le frémissement des feuilles des arbres. Je la rappelais doucement à l'ordre. Elle me répondait d'une voix où perçait la tristesse :

— C'est que tout ce qui est dehors m'attire.

Je lui avouai :

— Moi aussi.

— Ainsi, vous aussi, vous souffrez de l'absence de liberté ?

— Oh, oui.

Elle me saisit la main.

— C'est si dur parfois. Pourtant, j'ai l'impression que les autres s'accommodent de cette vie de recluse.

— C'est que nous ne sommes pas de la même trempe ! Vous et moi sommes... comme des oiseaux et nous avons besoin d'espace.

— Oh, Gertrude, c'est exactement ce que je me dis.

Elle baisa ma main. Je la retirai vivement, car tout signe extérieur de tendresse était interdit. Et je ne souhaitais pas qu'elle soit punie. Pourtant ce geste enfantin me faisait chaud au cœur. Je manquais cruellement d'affection, comme sans doute la plupart de mes compagnes. J'avais dû quitter ma tendre mère et ma douce nourrice pour la rigueur de l'éducation de Saint-Cyr. Je cachais ma détresse en me confectionnant un personnage distant et froid. Anne venait de percer ma carapace et je savais que je ne pourrais plus me passer de sa présence.

Lorsque la règle de Saint-Cyr se durcit sous la férule de l'abbé Godet des Marais¹, qu'il nous fut interdit de poudrer nos cheveux, de lire de la poésie ou du théâtre, de pratiquer la danse et le chant profane, et que le silence devint obligatoire, je me révoltai :

— Quoi, nous voilà donc dans un couvent !

— M. l'abbé a convaincu Mme de Maintenon que ces pratiques vous conduisaient tout droit en enfer, me répondit Mlle du Pérou, la maîtresse de la classe jaune.

1. Lire *Le rêve d'Isabeau*.

— Oh, madame, je ne pense pas qu'un peu de poudre et l'amour de la poésie et du théâtre puissent nous vouer à l'enfer, sinon toute la cour y sera précipitée avant nous !

— Crémainville, on ne vous demande pas votre avis. Notre protectrice en a décidé ainsi, il n'y a point à discuter.

Tant que je pouvais approcher Anne dans la classe, lui parler sous le prétexte de lui expliquer un passage de l'Évangile qu'elle n'avait pas bien saisi, lui faire répéter le texte d'*Athalie*, je m'accommodais des changements que l'on nous imposait. Je ne voulais point porter préjudice à ma chère Anne en regimbant, ni lui montrer un visage chagrin.

Et puis, il y eut l'atroce journée où les maîtresses de chaque classe inspectèrent les dortoirs, vidèrent le contenu de nos coffres, en sortant nos livres, nos lettres, et ordonnèrent que tout ce qui n'était pas livre de prières soit brûlé.

Je me souviens de Jeanne s'accrochant au paquet de lettres reçues de ses parents, pleurant, suppliant sans attendrir Mlle du Pérou. J'appréhendais que l'on découvre sous mon matelas quelques billets tendres qu'Anne m'avait écrits. Je tremblais à l'idée qu'ils soient lus par notre maîtresse. Je savais bien qu'il était interdit d'entretenir une relation amicale suivie avec l'une de nos compagnes et que la règle

voulait que nous nous aimions toutes pareillement. Si Mlle du Pérou lisait ces messages, elle rédigerait un rapport à Mme de Maintenon et cela pourrait nuire à Anne. Fort heureusement, Mlle du Pérou saisit les feuillets, les froissa et les jeta dans un grand sac avec les livres qu'elle avait déjà confisqués. Bien qu'attristée de perdre ces précieuses marques de tendresse, je soupirai de soulagement.

Lorsque la curée fut terminée, Mlle du Pérou nous dit :

— À l'avenir, vous n'aurez plus le droit d'échanger de billets entre vous, et le bavardage pendant les récréations sera limité. Nous vous proposerons des thèmes de discussion et nous en débattons ensemble.

— Si je ne peux pas parler, je vais mourir ! m'exclamai-je.

— Silence, Crémainville ! me coupa Mme de Crécy, la maîtresse des bleues.

Cette femme me terrorisait. Elle allait devenir notre maîtresse prochainement puisque, ayant atteint nos seize ans, mes compagnes et moi allions entrer dans la classe bleue. Elle avait la réputation d'être dure et intransigeante et se flattait de persuader presque toutes les demoiselles qui lui étaient confiées de choisir la vie religieuse.

Avec moi, elle aurait du fil à retordre !

Ma réputation de demoiselle orgueilleuse avait dû lui être rapportée et elle devait penser qu'elle viendrait à bout de mes résistances. J'étais, quant à moi, persuadée du contraire. Nous ne pouvions pas nous entendre.

Je levai la tête pour la toiser et lui montrer à qui elle avait affaire. Elle soutint mon regard et ajouta :

— Cette maison vous a accueillie pour faire votre salut et je m'y emploierai quoi qu'il vous en coûte.

C'est moi qui baissai la tête. Il me semble qu'un sourire victorieux naquit sur ses lèvres.

Le passage dans la classe bleue fut une épreuve difficile. Non seulement, j'étais sous la férule de Mme de Crécy, mais je perdais la présence réconfortante d'Anne qui restait encore une année avec les jaunes.

Au cours de la journée, je posais machinalement les yeux à la place qu'elle occupait. J'attendais avec impatience les récréations pour la croiser, parfois la frôler. Mais je souffrais de son absence, comme si l'on m'avait amputé d'un bras ou d'une jambe.

Nous prîmes l'habitude de nous écrire deux ou trois mots d'encouragement sur des morceaux de feuille que nous déchirions au centre de nos cahiers. Oh, ce n'était rien, juste : « Je pense à toi », « Vas-tu bien ? » ou encore « Tu me manques », « As-tu bien dormi ? » Puis, avec mille ruses, nous faisions

glisser ce message dans nos mains lorsque nous nous frôlions à la récréation ou lorsque nos rangs se croisaient au réfectoire ou vers la chapelle.

La crainte d'être découvertes faisait battre nos cœurs et augmentait, je crois, notre plaisir de transgresser l'interdit.

Chapitre

1 BIS



Anne

Gertrude est à la fois ma sœur et ma mère.

Je suis fille unique et je suis orpheline. Ma mère mourut d'une fièvre tierce, j'avais six ans, et mon père qui servait dans l'armée du roi fut tué dans les vallées savoyardes quatre ans plus tard. Mon oncle hérita donc de leurs biens et de moi. Je suppose que je l'encombrais. C'est pour cette raison qu'il sollicita pour moi une place dans la maison royale d'éducation de Saint-Cyr.

Cette maison devint la mienne, puisque je n'étais pas bien acceptée dans celle de mon oncle. Certes, la tendresse et la douceur d'une mère me manquèrent, mais l'amitié de mes compagnes la remplacèrent peu à peu.

Et puis, l'année où nous jouâmes *Athalie*, je fis la connaissance de Gertrude. C'est elle qui avait été désignée pour me faire répéter mon texte. Au début, j'étais si gauche que je bafouillais sans parvenir à retenir plus de trois phrases. Quelle patience elle déploya ! Et pourtant, à première vue, la patience ne semblait pas être une de ses qualités : elle était plutôt vive et autoritaire. Je découvris qu'elle pouvait être tendre et drôle. Ainsi, une complicité s'installa entre nous, puis une douce amitié. Elle m'encourageait en m'assurant qu'avec de la persévérance j'y arriverais aussi bien que les autres. Elle savait aussi me reconforter d'un sourire ou d'une caresse lorsque la fatigue me terrassait. Elle prit son rôle très au sérieux et grâce à elle, moi qui étais si timide, je réussis à jouer parfaitement bien lors de la représentation de la pièce devant le roi. Je crois qu'elle fut aussi fière de moi que si elle avait été ma mère.

Rien ne semblait pouvoir détruire notre amitié. Jamais je n'aurais pu imaginer ce qui allait se passer !

Chapitre

2



Gertrude

Tout à coup, Mme de Crécy fut devant moi.

— Crémainville, ouvrez votre main ! aboya-t-elle.

Je sursautai. J'essayai de garder mon calme alors que mon cœur s'affolait dans ma poitrine. Nous étions découvertes. J'hésitai quelques secondes, en vue de gagner du temps, puis j'ouvris lentement la main. Elle était vide, je venais juste de glisser mon message à Anne qui s'était éloignée.

Furieuse de s'être trompée, Mme de Crécy se tourna vers Isabeau :

— Marsanne, ouvrez votre main !

Isabeau pâlit et s'exécuta.

Que l'on pût soupçonner la sage Isabeau me fit bouillir les sangs, mais j'étais si perturbée que je ne pipais mot.

Le visage de notre maîtresse vira au rouge. En trois enjambées, elle rejoignit Anne, lui attrapa le bras et vociféra :

— Alors, c'est vous la coupable, Castillon ! Ouvrez la main !

Ma pauvre Anne était aussi pâle qu'une morte et je lus l'affolement dans son regard. Je serrai les poings. J'aurais voulu bousculer cette femme au cœur de pierre et prendre Anne dans mes bras. Je ne bougeais pas, implorant le ciel de venir à notre secours. Mon amie ouvrit la main, elle était vide.

Un soupir m'échappa. Quel était donc ce miracle ? Où était donc passé mon billet ? Anne avait-elle eu le temps de le cacher dans son corsage, sous son jupon, ou l'avait-elle mangé ? J'admire sa présence d'esprit qui nous sauvait.

Las, Mme de Crécy ne fut pas dupe, et au comble de la colère, perdant toute retenue, elle tempêta :

— Croyez-vous que vous allez me berner de la sorte ! Voici plusieurs semaines que je vous surveille. Je sais que vous échangez des billets avec Crémainville.

Dans la cour, les jeux, les discussions s'étaient arrêtés pour suivre notre altercation complètement incongrue dans un lieu de calme et de prière.

— Mais, madame... je... bredouilla Anne en me lançant un regard éperdu.

— Taisez-vous ! Suivez-moi dans mon bureau ! Il est inutile de donner aux autres le triste spectacle de votre désobéissance.

C'en était trop ! Je n'allais pas laisser ma douce Anne aux mains de ce tortionnaire. Je m'interposai :

— Anne n'est point coupable ! Je suis la seule responsable.

Un air de triomphe s'afficha sur le visage de Mme de Crécy :

— Ah, enfin, vous avouez ! Venez, nous allons régler cette affaire.

Nous suivîmes Mme de Crécy. Anne avait du mal à marcher tant elle était affectée. Sans réfléchir, je lui saisis la main et la serrai pour lui transmettre toute mon affection et mon courage. Elle ouvrit légèrement la bouche et je vis les résidus du papier qu'elle n'avait pas encore complètement avalés. Je lui souris. Notre lien n'avait jamais été aussi fort. Je me jurais de la sauver envers et contre tout. Mme de Crécy qui marchait devant nous ne vit pas notre geste, et la tromper ainsi me remplit d'orgueil. J'allais tout faire pour déjouer les plans machiavéliques de cette méchante femme.

Elle referma derrière nous les portes de son bureau, une petite pièce ne comportant qu'une table, une chaise et un crucifix, et dit à Anne d'un ton sec :

— Donnez-moi ce billet qui doit être caché sur vous.

— Je regrette, madame, mais je n'ai point de billet, répondit mon amie.

— Ne m'obligez point à vous faire déshabiller !

— Je vous assure, madame, que je n'ai point de billet.

— Vous l'aurez voulu ! siffla Mme de Crécy entre ses dents.

Elle ouvrit la porte et appela une novice :

— Je vous confie Mlle de Castillon, fouillez-la.

Anne suivit la novice tête basse. J'aurais voulu lui dire qu'elle n'avait pas à avoir honte ou peur. En fait, j'aurais voulu prendre sa place pour subir l'humiliation de cette fouille. Dès qu'elle eut quitté la pièce, je lançai à Mme de Crécy un regard haineux qu'elle soutint.

— La désobéissance est un grave péché, lâchetelle.

Quelques minutes plus tard, mon amie revint dans la pièce. Ses mains tremblaient et des larmes contenues brillaient à ses paupières.

— Je n'ai rien trouvé, madame, annonça la novice.

Mme de Crécy pinça les lèvres et tapa du plat de la main sur son bureau.

— Je veux retirer le péché de vos âmes. Je veux que vous soyez pures... que vous soyez les colombes

qui plaisent à notre roi. C'est le rôle que l'on m'a confié.

— Nous le sommes ! assurai-je.

— Taisez-vous, Crémainville ! Vous êtes Satan en personne !

Ne sachant comment me défendre de pareilles horreurs, je me tus.

— Nous allons soulever vos matelas, les déchirer s'il le faut, car je suis certaine que c'est là que vous cachez vos messages impudiques !

Elle fit signe à la novice, qui sortit pour accomplir cette abominable mission. J'avais quant à moi détruit les billets. Mais Anne pâlit. Je compris qu'elle n'avait pas agi de même. Je ne lui en voulus point. C'était la preuve qu'elle avait besoin de relire parfois mes messages d'amitié et cela m'émut.

— Prions pour votre salut, nous ordonna Mme de Crécy.

Elle s'agenouilla sur le sol devant le crucifix fiché dans le mur. Nous nous agenouillâmes derrière elle. Anne se plongea aussitôt dans la prière. La chère âme devait supplier le ciel de lui venir en aide. Il régnait une telle tension nerveuse dans l'air que je ne trouvai pas le chemin de la prière. En moi, il y avait trop de colère, d'angoisse, d'incompréhension, de révolte. Je parvins simplement à demander à Dieu : « Pourquoi ? Pourquoi tant d'acharnement ? »

J'ignore combien de temps nous demeurâmes ainsi, mais lorsque la porte s'ouvrit sur la novice, mes genoux étaient douloureux. Sans un mot, elle tendit une liasse de billets à Mme de Crécy qui les brandit comme un trophée.

— Voilà les preuves de votre culpabilité !

Anne pâlit.

Cette découverte ne suffit pas à Mme de Crécy, elle commença à lire à haute voix nos pauvres messages en prenant un ton méprisant. Et pourtant, qu'y avait-il de si répréhensible ?

— « Je vous ai vue tantôt, vous aviez l'air bien triste », « Votre souris¹ ce jour d'hui a illuminé ma journée », « Je n'ai ouï que votre si douce voix à l'office chanté de ce matin ».

Soudainement, Anne s'effondra sans un cri, presque sans un bruit, sur le sol.

— Anne ! criai-je en me baissant pour la secourir.

— Ne la touchez pas ! m'arrêta Mme de Crécy. La perte de connaissance de Mlle de Castillon est l'aveu que j'attendais.

Ainsi, elle avait fait exprès de pousser ma pauvre amie à bout en espérant qu'elle se trahisse. À mon tour, je réprimais un haut-le-cœur et bandais mes forces afin de ne point lui donner le plaisir de me voir faiblir.

1. Sourire.

— Quant à vous, vous passerez la journée en prière dans une cellule¹. Dès le retour de Mme de Maintenon, je lui ferai part de votre ignominieuse action et elle prendra la décision qui s'impose.

Elle me conduisit dans une cellule et en ferma la porte à clef.

Je ne vis personne de la journée et les heures qui s'égrainaient me parurent interminables.

Je m'inquiétais pour Anne. Comment allait-elle ? Était-elle, elle aussi, à l'isolement ? Comment, elle, si fragile, si pure, allait-elle supporter cette terrible situation ? Je m'en voulais d'être l'instrument de ses souffrances. Si elle était chassée de Saint-Cyr, que deviendrait-elle ? Elle n'avait point de famille et, d'après ce qu'elle m'avait dit de son oncle, il ne la recueillerait pas, trop heureux qu'il était de s'être approprié l'héritage de ses parents. Alors comment subviendrait-elle à ses besoins ? Elle serait livrée à elle-même, pauvre et innocente dans une société dont elle ignorait les bassesses. Cette vision m'était intolérable.

Le mieux serait sans doute que nous partions toutes les deux. Pour aller où ? Pour faire quoi ? Pour vivre comment ? Sombrier ensemble dans la misère, était-ce concevable ?

1. Il s'agit d'une petite chambre attribuée aux religieuses et qui a pour tout mobilier un lit étroit et un crucifix au mur.

Je passais la plus sombre journée de ma vie, torturée par les remords et l'angoisse.

La porte s'ouvrit alors que la nuit était déjà tombée et que, allongée sur l'étroite couchette, je commençais à m'assoupir, vaincue par la fatigue. Je me levai d'un bond, prête à affronter Mme de Crécy. Ce n'était point elle, mais une novice qui m'annonça :

— Vous pouvez rejoindre votre dortoir.

Chapitre
2 BIS



Anne

Pour sauver Gertrude de ce mauvais pas, j'avais porté discrètement le message à ma bouche. Après l'avoir bien humecté de salive et l'avoir longtemps mâché, je réussis à l'avalier. J'espérais que Mme de Crécy en resterait là. Mais c'est une mauvaise femme. Parmi toutes les maîtresses de Saint-Cyr, c'est la seule qui n'est pas aimée. Trop cassante, trop rigoureuse sur le règlement. Elle n'a pas une once de tendresse pour aucune d'entre nous. Mlle du Pérou ne lui ressemble pas, elle est douce et attentive.

Quand Mme de Crécy nous ordonna de la suivre, je me promis d'être forte afin que Gertrude soit fière de moi. Mais lorsque la maîtresse des bleues lut d'une voix moqueuse les billets que j'avais

eu l'imprudence de cacher sous mon matelas, et émit l'idée que mes relations avec Gertrude étaient impures, la honte me submergea et je tombai privée d'esprit sur le sol.

À l'infirmierie, j'ouvris les yeux sur le visage bienveillant de la sœur infirmière. Pendant une seconde, je crus que j'étais là pour une quelconque fièvre, puis tout me revint en mémoire et j'éclatai en sanglots.

— Calmez-vous, mon enfant, vous n'avez rien de grave. À votre âge ces sortes d'étourdissements sont fréquents, c'est le sang qui travaille.

Elle n'était point au courant des faits qu'on me reprochait. C'était mieux ainsi.

Je voulus repartir aussitôt afin de savoir au plus vite ce qu'il était advenu de Gertrude. Mais l'infirmière m'obligea à demeurer allongée quelques heures. Je ne me reposai point : ne point avoir de nouvelles de mon amie m'oppressait trop. Je souhaitais que la cruelle Mme de Crécy ne l'ait pas chassée de Saint-Cyr sur-le-champ. Je ne l'aurais pas supporté. J'avais à présent besoin de l'amitié de Gertrude comme une plante a besoin du soleil pour vivre.

Chapitre

3



Gertrude

Le règlement se durcit à mon encontre. Mme de Crécy était constamment derrière moi, me reprenant sans cesse pour des broutilles :

— Crémainville, ne tirez pas si fort sur votre fil, vous allez le rompre ! Crémainville appliquez-vous à l'écriture ! Crémainville, ne bayez pas aux corneilles !

Et lorsque je croisais son regard, j'y lisais un tel mépris que j'en étais glacée.

Aux récréations, je devais rester debout à côté d'elle, mon livre de prières ouvert.

La vie me devint insupportable et je ne voyais pas comment elle pourrait reprendre un cours normal tant que Mme de Crécy serait ma maîtresse.

Après quelques jours épuisants de révolte, je choisis le parti de la docilité afin de laisser croire à Mme de Crécy que je m'amendais. Elle ne parut même pas remarquer mes efforts et se montra toujours dure et exigeante.

J'étais désespérée.

Lorsqu'une épidémie d'amygdalite aiguë se déclara et que de nombreuses fillettes de la classe rouge s'alitèrent, je me proposai pour aider les infirmières. C'était contraindre ma nature, car les odeurs de l'infirmerie m'ont toujours soulevé l'estomac. Mais je voulais ainsi inciter Mme de Crécy à la clémence.

Isabeau qui m'accompagnait était, je l'avoue, plus empressée à s'occuper des petites malades.

J'écoutais avec un vif intérêt les explications de Mme d'Hozier, l'apothicaire¹. Elle connaissait toutes les plantes qui soignent et m'enseignait comment fabriquer quelques décoctions, tisanes, emplâtres. Elle m'apprit que certaines plantes employées en très faible quantité soignent certains maux, alors que si elles sont plus concentrées, elles tuent. Tel est le cas de la ciguë qui en très faible quantité supprime les hallucinations, mais plus fortement dosée, entraîne de graves troubles et parfois la mort. C'était passionnant.

1. Religieuse s'occupant de l'apothicairerie (pharmacie).

Mme d'Hozier venait d'extraire, d'un sachet de toile, une minuscule pincée de ciguë lorsque la porte s'ouvrit sur une novice portant une fillette dans ses bras.

— Seigneur, encore une ! s'exclama l'apothicairresse en se précipitant pour diriger la novice vers un lit inoccupé.

Au même moment, Isabeau poussa un cri :

— Victoire !

Tout alla très vite.

Le cri de détresse d'Isabeau me perturba, et, sans y réfléchir, je glissai le sachet sous mon jupon et je courus vers elle.

Maintenant encore, je ne m'explique pas ce geste.

Mme d'Hozier prépara l'esprit de vitriol et conseilla à Victoire brûlante de fièvre :

— Il faut vous gargariser avec ce breuvage. Son acidité percera l'abcès qui vous empêche de respirer. Il ne faut point l'avaler, ce serait dangereux. Le produit doit descendre un peu dans votre gorge, puis vous devez le cracher dans la bassine.

La manœuvre était délicate et cela angoissait terriblement Isabeau. Je lui posai une main compatissante sur le bras et j'encourageai Victoire. Elle toussa, s'étouffa, cracha, pleura sans réussir.

Isabeau, blanche de peur, ne savait plus comment aider sa sœur. Calmement, je conseillai Victoire.

J'approchai le gobelet de ses lèvres. Elle en but une gorgée, réussit à se gargariser, rougit, cracha et hurla de douleur. Je souhaitais qu'elle ait gardé le liquide suffisamment longtemps contre l'abcès.

Quelques instants plus tard, Isabeau et moi regagnions notre classe et j'usai de toute ma tendresse pour la reconforter.

Au matin, elle fut autorisée à se rendre à l'infirmerie et revint rayonnante : Victoire était sauvée ! Nous nous en réjouîmes avec elle.

L'après-dîner, Isabeau et moi repartîmes pour l'infirmerie. L'épidémie décroissait et il y avait un peu moins de petites malades. De temps en temps, ma main frôlait ma poche et un malaise s'emparait de moi. Que devais-je faire ?

Tout à coup, à l'heure de la récréation, alors qu'Isabeau était allée respirer quelques minutes dehors, Mme de Crécy pénétra dans l'infirmerie. Je crus que, le cœur soudain attendri par la détresse de nos petites malades, elle venait s'enquérir de leur santé.

Elle traversa le dortoir et apostropha une jeune infirmière :

— Pouvez-vous demander à Mme d'Hozier qu'elle me prépare une infusion pour ce soir. J'ai... des flux de ventre très ennuyeux.

Puis elle sortit, non sans m'avoir foudroyée d'un regard peu amène.

La jeune infirmière informa Mme d'Hozier de la requête de notre maîtresse et je fis mine de m'intéresser à la confection du breuvage.

— Voyez, me dit l'apothicairesse, je mets une pincée de camomille, une de sauge, une de thym, que je vais laisser macérer dans l'eau bouillante. Après quoi, je filtrerai et je sucrerai d'une cuillerée de miel. C'est très efficace.

Dans ma tête, il y avait un tel charivari que les mots qu'elle prononçait me parvenaient assourdis. « C'est le moment, c'est le moment », me répétais-je. Il suffisait que Mme d'Hozier se détourne un instant pour que je laisse tomber une pincée de ciguë dans l'eau. Ma main était crispée dans ma poche.

Je me posais cet ultimatum : « Si Mme d'Hozier s'éloigne, c'est que Dieu aura choisi de m'aider. Si elle ne bouge pas, j'abandonnerai mon projet pour toujours. »

Soudain, une jeune novice entra dans l'apothicairerie et annonça :

— Madame, on nous livre la poudre de vipère, les escargots et les écrevisses que vous aviez commandés.

— J'arrive. Il faut que je vérifie que tout est de bonne qualité, répondit l'apothicairesse.

Elle sortit.

Dans la pièce, il restait une jeune novice qui rangeait des fioles sur une étagère et une autre qui

enfermait des plantes séchées dans des sachets de toile. Elles étaient fort préoccupées par leur tâche. Je sortis une pincée de ciguë de ma poche et je la laissai tomber dans la tisane.

Chapitre
3 BIS



Anne

Toujours rien.

Mme de Maintenon n'est pas venue dans notre maison depuis plus de huit jours.

Est-ce bon ou mauvais signe ?

Cette attente me ronge.

Rien n'est plus terrible que cette incertitude. Il me semble que lorsque Gertrude aura expliqué la situation à Mme de Maintenon, elle fera preuve de clémence. Il ne peut en être autrement. C'est elle qui a fondé cette maison pour que les demoiselles nobles et pauvres aient une bonne éducation : elle est donc charitable. Et notre faute n'est tout de même pas si grande que nous méritions d'être renvoyées de cette maison. J'accepterai sans rechigner une punition puisque nous